

Chapitre 14

La semaine est passée très vite. Les journées se sont enchaînées entre crise de désespoir et crise de folie. Mais aujourd'hui c'est samedi et nous allons pouvoir dormir un petit peu si Oasis daigne ce taire.

'Dringgg', le réveil a sonné et maman a prestement sauté du lit. Ce matin, elle est guillerette et même si je me demande bien pourquoi, je songe déjà à en profiter un petit peu. Mais avant même que j'ai eu le temps de dire 'ouf', maman était lavée, habillée et sortie et 'vlan', la porte a claqué sur mes désirs de caresses, brossages et autres papouillages. J'en suis muette de déception, figée et offensée jusqu'à la pointe de ma queue en bataille.

« Qu'à cela tienne, il me reste papa. »

Je pars de ce pas réveiller papa qui est resté sagement au lit Je me perche sur son estomac, le meilleur endroit, le plus doux, le plus tendre, le plus chaud et le plus stratégique lorsque l'on veut des câlins. Oasis réclame déjà à grands cris sa gamelle du matin. Papa grogne comme tous les matins parce qu'il veut dormir. Peine perdu, en bons chats nous désirons toute son attention et mettons les moyens pour atteindre l'objectif.

« Je ferais remarquer que si je suis subtile, la Noiraude l'est beaucoup moins. »

Les présents ont toujours tort, quand les chats sont dans la place, et encore plus quand il s'agit d'une hystérique comme Oasis. Il cède enfin et sa main glisse sur ma fourrure pour mon plus grand plaisir.

« Un peu plus à gauche ! Un petit coup à droite, merci ! Une gratouille sous le menton, s'il me plait, et entre les oreilles aussi. »

Je suis aux anges ! Enfin, je le serais vraiment si Oasis voulait bien se taire 30 secondes, elle est infernale comme tous les matins. Ce n'est plus un chat mais une sirène ambulante. Je crois que je préfère encore entendre la sirène des pompiers qui fait trembler les murs une fois par mois.

Comme il a cédé à ma demande de câlin, papa cède aux hurlements de Oasis. Il l'a disputée, bien entendu, mais elle a reçu sa gamelle. Je me demande si elle comprendre un jour que même sans réclamer ils nous donnent toujours une gamelle le matin. Alors que je me prépare à goûter le menu du jour, la vue de la grande salle m'angoisse jusqu'à me couper la faim. Tous ces cartons me gâtent la vue et le repas au contraire d'Oasis qui avale comme pour compenser le vide des murs par un estomac plein.

Papa ne lâche plus son téléphone. Je ne sais pas ce qui se prépare mais l'attente ne devrait plus être très longue. Il est fébrile, il s'agite sans cesse en regardant l'heure. Il appelle de nouveau mais, maman rentre au même instant cet ami qui nous nourrit pendant les vacances alors il raccroche et commence à parler de camion. Maman est ressortit sans prévenir, sans veste et son téléphone à l'oreille. Mon pressentiment se précise, tout va se jouer aujourd'hui, les frissons gagnent mon dos et je lance un

regard perdu vers le panier où Oasis s'est terrée. J'ai presque envie d'aller me coller contre elle mais je ne serais pas très bien reçue.

Une 3^{ème} personne est arrivée sur les talons de maman. Je l'ai déjà vu une fois ou deux il me semble. J'observe tout ce petit monde et sans que je m'y attende me voilà enfermée. 'Pffff ! Je n'ai rien eu le temps de dire ou faire, je suis Oasis dans la salle de bain, la porte est fermée mais la lumière allumée. Lorsque nous sommes punies, d'abord maman ou papa nous dispute et souvent la lumière est éteinte. Pour le principe, je décide tout de même de me plaindre et je hurle devant la porte close :

« Je n'ai rien fait de mal ! J'exige un procès équitable ! »

J'entends la porte d'entrée s'ouvrir puis se refermer, des bruits de cartons que l'on porte et déplace, des voix connues et inconnues, personne ne répond à mes cris de détresse 'miiii ! miiii !'.

« Voilà ce qui devait arriver, maman est devenue folle et papa la laisse faire ! »

J'ai l'impression que le monde tourne à l'envers. La porte a claqué encore une fois et le silence est revenu dans l'autre pièce. Je suis désespérée de rester enfermée avec la Noiraude qui pelotonnée dans son coin se morfond et broie du noir.

« On me laisse enfermée, ici, dans cette toute petite pièce, avec elle ! »

Je m'ennuie profondément alors je fouine et je farfouille. Il n'y a décidément rien à y faire dans cette pièce. Je ne trouve même pas une serviette de bain pour me coucher ou quelques objets à faire tomber. Oasis décide soudain de se rebeller et gratte frénétiquement la porte. Je la regarde faire mais je suis certaine que cela ne va pas plaire à maman. Elle finit par miauler à me vriller les tympans comme si cela servait à quelque chose vu qu'ils ont quitté l'appartement.

Un bruit de tempête annonce le retour de toute la troupe mais personne ne songe à venir me faire un petit câlin. Le remue-ménage recommence, ça grince, ça craque, ça claque, ils crient, ils rient et j'entends aussi qu'ils se fâchent à de court moment. Aucun mouvement du côté de notre porte, j'en ai vraiment assez d'être enfermée ici. La rage me prend, l'angoisse me sert le cœur.

« S'ils partaient sans nous ? »

Je me remets à miauler en chœur avec Oasis sans espoir. Pourtant, maman finit par venir nous voir. Elle fait bien attention de ne pas nous laisser sortir mais elle prend le temps de nous calmer d'une gratouille et de quelques caresse. Elle vérifie qu'il ne reste que nous et notre matériel dans la salle d'eau et ressort en nous laissant dans notre misère. Je ne peux rien faire d'autre que me coucher et fermer les yeux. Un petit somme ne sera pas de trop après toutes ces émotions.

Une fois, 2 fois, 3 fois, je m'éveille le temps du retour du groupe de déménageur. A chaque fois, maman ou papa vérifient que nous allons bien et repartent. Mais je n'ai plus du tout envie de dormir et je cherche quelques aventures.

J'ai profité de l'ouverture d'une trappe pour aller visiter les tuyaux, plus bas, mais ce n'était vraiment pas une bonne idée. Je me suis salie et grillée les oreilles. Penaude, j'attends de voir ce que maman va en dire. Il est certain que je ne dois pas avoir l'air très fine. Mes oreilles sont racornies et noirâtres. Ma fourrure est pleine de tâches grises. J'ai essayé de me nettoyer mais peine perdu, le truc est gras et colle à mon poil. J'ai l'air d'un chat dalmatien.

Quand maman est finalement revenue, elle m'a regardé et a éclaté de rire. Ma tête de petite ramoneuse lui donne un fou rire et je me sens immédiatement extrêmement vexée. Je lui ai tournée le dos mais elle m'a quand même attrapée et tente de me nettoyer. Le résultat n'est pas brillant du tout, je suis toujours aussi sale mais je suis en plus mouillée et je n'aime pas cela du tout.

« Qu'est ce qu'il y a de drôle ? J'ai mal ! J'ai honte ! Bouh ! »

Quand, finalement, elle nous ouvre la porte et nous délivre, mon chez-moi a disparu. L'espace est parfaitement vide, sans lit, sans carton, sans frigo, sans fauteuil. Il ne reste qu'Oasis, maman et moi, nos caisses de transport et notre litière. J'essaie d'éviter ma caisse de transport pour visiter cet espace qui résonne mais maman est intraitable. En quelques seconde, elle m'a installée dans ma prison de voyage. Oasis rejoint la sienne de la même manière et nous quittons cet appartement sans vie.

« Le reverrais-je un jour ? »

Oasis est installée à l'arrière de la voiture sur le siège et je suis déposée au pied du siège à côté de maman. Je ne vois que ses jambes dons résignée, je me prépare pour une sieste. Je suis heureuse et rassurée qu'ils ne soient pas partis sans nous. Le reste ne m'importe pas vraiment du moment que je reste avec maman.

Elle a allumé la voiture et alors que le moteur ronronne, notre cauchemar commence. Ce n'est ni moi, ni la voiture qui sont en cause mais Oasis le problème. Elle m'avait dit qu'elle avait peur de la voiture, mais c'est un doux euphémisme. Elle est carrément terrorisée.

« Je suis navrée mais il aurait mieux valu l'abandonner non ? »

Les hurlements de la Noiraude me rendent dingue. Maman tente de faire bonne figure ou de mettre la musique mais impossible d'échapper à cette torture sonore. Je sens la tension monter en elle et s'imprimer sur sa peau en vagues de frissons. Je l'entends grommeler qu'elle va assommer Oasis, la jeter par la portière ou l'attacher sur le toit de la voiture. Je valide toutes les idées qui pourraient nous soulager, mais bravement, elle continue la route dans les hurlements de plus en plus hystérique d'une Noiraude au comble de l'effroi.

« Pitié ! Faites la taire mais faites la taire ! »